

Zeitschrift:	Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber:	Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band:	6 (1941)
Artikel:	La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor:	Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel:	1: Analyse du moi subjectif
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-895682

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION

A. — La connaissance subjective dérivée de mes sentiments

CHAPITRE PREMIER

Analyse du moi subjectif

Mon moi est à la base de toute connaissance. Il a une origine inconnue et il persiste, sans changement, au travers des variations de mes sentiments et de mes sensations. Il est absolu.

En descendant tout au fond de moi-même, j'ai trouvé mon moi.

La seule chose qui se révèle à moi..., c'est moi, c'est-à-dire une donnée irréductible, impossible à analyser, par conséquent une donnée absolue. Je puis réfléchir sur ce moi, connaître certains de ses aspects, définir ses sentiments ou ses sensations, mais je ne peux pas l'épuiser.

Ce moi est donc quelque chose d'unique et de radical. Ce moi, qui se pense, m'apparaît de façon immédiate et me semble être la *substance*, dans le sens que Spinoza attribuait à ce mot.

Aussi n'ai-je jamais pu comprendre que Descartes ait dit : Je pense, donc je suis, ni ceux qui ont dit après lui : Je veux, je dois, j'agis, donc je suis.

Au contraire, en intervertissant les termes : je dirai : je

suis, donc je pense, je veux, je dois, j'agis. Car je pense quand je veux, je veux quand je dois, j'agis quand je veux et je fais tout cela parce que je suis.

La pensée, la volonté, le devoir, n'ont pas de sens pour moi si je ne *suis* pas. Je me déclare même incapable d'imaginer que je n'existe pas, tellement mon moi m'est nécessaire. En le dédoublant, je conçois sa réalité mais c'est dans une certaine mesure, au nom d'un autre moi, que je le fais. Ainsi, je me suis donné l'illusion de sortir de ce moi qui est le mien, pour y retomber à l'instant où j'en statuais un autre.

Si je cherche à analyser, il se trouve que le langage confirme cette façon de voir. Quand je dis: «*je pense*», je dis d'abord: «*je!*»

Si je dis: «*moi*», sans aucune adjonction, cela signifie encore quelque chose. Quoiqu'en disent les hommes, j'arrive, à la rigueur, à imaginer un moi sans action, mais comment comprendre une forme verbale isolée? *Penser!* qu'est-ce que cela, sans un être pensant? Je ne me le représente pas.

Moi peut se passer de verbe, et il peut s'appliquer à tous les verbes, mais ces derniers ne peuvent pas se passer de la personne.

Si l'on m'objectait les modes impersonnels, je répondrais qu'en regardant de près on y trouve encore une personne indéterminée, mais enfin une personne,... tant il est vrai qu'une action quelconque ne peut se concevoir sans un sujet agissant.

Or, au stade actuel de mon raisonnement, en cet instant où je suis rentré en moi-même pour découvrir les sources de ma connaissance, il n'y a qu'une seule personne possible : *moi*.

Cette personne-là est donc bien primaire et antérieure à toutes les activités.

Je rappelle qu'il est question ici du moi subjectif, de ma personnalité à moi, et non du *moi* des humains en général. Ce n'est pas le *moi*, sur lequel ratiocinent les philosophes, c'est « mon moi » qui veut ignorer les philosophes et la philosophie. Pour lui n'existent ni le soleil qui brille, ni la terre qui roule dans l'espace, ni les créatures qui s'agitent; c'est le moi *solipsiste*, qui s'est isolé de tout, et qui se cherche dans les ténèbres d'une ignorance complète.

Ce moi s'est trouvé lui-même. Il a une sui-conscience et, en examinant son contenu, je vois qu'il renferme des sentiments et des sensations.

Mon moi est-il donc le centre de mes sensations et de mes sentiments ? Impossible, puisqu'il les pense, les juge et les élabore ! En est-il seulement la pensée ? Impossible, également, puisque cette pensée varie et va de l'un à l'autre. Mon moi est, au contraire, l'élément permanent dans le changement constant de mes sensations et l'élément unifié, toujours identique à lui-même, sous la multiplicité de mes sentiments⁽¹⁾. Il n'est donc assimilable à aucun d'entre eux ; il n'est pas non plus assimilable à la mémoire comme Reid le démontre pour le moi humain (*Œuvres III et IV*, d'après Fouillée, *l. c.*).

Néanmoins, il renferme tout cela. Il est, à la fois : sentiment, pensée, volonté, raisonnement, mémoire, conscience morale ; il est aussi et surtout conscience

(1) V. REID. *Œuvres III*, ch. iv, d'après Fouillée. *Extraits des gr. philos.*, p. 346.

psychologique, mais il est encore autre chose, car rien ne l'épuise et il est antérieur à tout. Il est le grand mystère, le grand X, le premier point de départ; il est celui qui explique et qui ne peut être expliqué.

Son origine m'est tout à fait inconnue⁽¹⁾, mais je me permettrai une hypothèse à cet égard dans le chapitre où je traiterai de la religion. Quant à sa fin, j'en dirai quelques mots ici.

Quelle sera la fin de ce moi? Je l'ignore pour ce qui est des détails, mais je dois avouer que je ne puis pas concevoir une destruction de ce moi. Cela m'est aussi impossible que de concevoir l'abrogation du principe d'identité, le mutisme de ma conscience, ou la disparition de ma libre volonté. Mon moi persistera donc indéfiniment⁽²⁾.

Tout à l'heure, j'ai montré que je trouvais en lui la notion de l'absolu, (V. p. 11, ligne 9) et l'on verra plus

(1) Cela est naturel, dira-t-on, parce que, de tout temps et de l'aveu de tous les philosophes, les hommes ont eu la plus grande difficulté à se représenter l'éternité antérieure, tandis que l'éternité future leur était aisément intelligible.

(2) V. BERGSON. *Evolution créatrice*, Paris 1909, p. 4. — M. Bergson qui voit dans le temps « l'étoffe même de la vie », est amené naturellement à expliquer le moi par une sorte d'illusion. « A vrai dire », dit-il, « ce substrat n'est pas une réalité ». Aussi ai-je été très frappé de trouver, chez ce philosophe dont la logique est si magistrale, l'affirmation suivante :

« Si notre existence se composait d'états séparés, dont un moi impassible eut à faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée. »

Quoique ne partageant pas les opinions du célèbre professeur parisien, je reconnaissais cependant que sa conclusion est rigoureuse, en ce sens que, si mon moi a une réalité, il doit échapper à la durée. Non pas qu'il me soit impossible de concevoir la durée, mais mon moi la dépasse parce qu'il me paraît être éternel.

loin qu'elle constitue un sentiment. Par conséquent mon moi doit réaliser cet absolu, c'est-à-dire celui de la conscience morale ou le souverain bien, celui de la recherche du plaisir ou le bonheur parfait, celui de la durée ou l'éternité, celui de la connaissance ou la vérité totale.

Souverain bien, bonheur, vérité, éternité, telle me paraît être, en gros, la finalité du moi.

CHAPITRE II

Mes sentiments

Ils sont a priori et font partie intégrante du moi. Ce sont :

§ 1. La conscience psychologique qui n'est pas un sentiment à proprement parler, mais qui les comprend tous. — § 2. Le sentiment de l'absolu. — § 3. Le sentiment du plaisir et du déplaisir. — § 4. Le désir du plus grand plaisir. — § 5. La conscience morale. — § 6. Le sentiment de liberté. — § 7. Le principe d'identité. — § 8. Le principe de causalité. — § 9. Le sentiment religieux. — § 10. Les autres sentiments. — Remarque sur l'espace et le temps.

Si je ne peux pas analyser à fond ce moi, au moins me sera-t-il permis de l'étudier et de le décrire.

J'y constate, ai-je dit, des sentiments et des sensations. Enumérons d'abord les *sentiments* (¹).

(¹) Définition du sentiment : Outre la signification de « perception des objets par le moyen des sens », laquelle est exclue naturellement, le *Dictionnaire de l'Académie* définit avec beaucoup de raison le sentiment comme « étant aussi la faculté